

# DE PONTLIEUE AUX QUARTIERS SUD

**De l'ancienne commune de Pontlieue, rien ou presque ne subsiste. Difficile aujourd'hui de se repérer tant l'urbanisation du XX<sup>ème</sup> siècle a transformé les paysages. Que de fermes disparues, de terres bouleversées, méconnaissables.**

## La naissance des Quartiers Sud

Il faut attendre le début du XX<sup>ème</sup> siècle pour voir la physionomie de Pontlieue se transformer radicalement avec la création de la gare de triage et l'industrialisation du Mans.

Pendant longtemps, l'urbanisation a été désordonnée et les conditions de vie des nouveaux arrivants difficiles. Le docteur Delaunay en témoigne ainsi en 1931 : *«On vit s'accumuler des logements exigus, souvent insalubres, aux latrines rudimentaires, bâtis sur le marécage et les détritux, au hasard des pistes boueuses, impraticables en temps de pluie, imbibées par les rigoles empuanties des eaux ménagères, noyées en cas d'inondation.»*

### La naissance du Maroc

C'est dans les landes de la Blanchardière que la compagnie des chemins de fer de l'État aménage de 1911 à 1916 le triage, le dépôt et de grands ateliers près desquels viendront s'établir les usines Renault. Le Mans devient l'une des plaques tournantes ferroviaires de l'Ouest de la France et Pontlieue un quartier cheminot.



*La cité du Maroc dans les années 50  
à gauche les fameux chalets en bois «Angelica»*

A cette époque, des troupes françaises participent aux combats au Maroc, pays qui semblait si loin. Un homme d'équipe de la gare du Mans, à qui on demandait en 1913 des nouvelles d'un wagon, s'écria : *«oh, il est au diable, là-bas, au Maroc.»* Il désignait par cette expression la gare de triage qui conserve toujours cette appellation.

Sous l'impulsion de son directeur général, Raoul Dautry, la compagnie des chemins de fer de l'État

attribue aux cheminots un quartier de cent cinquante logements : la cité du Maroc. La construction du château d'eau de la Fresnellierie en 1936 (démoli en 2006) permet l'approvisionnement en eau des habitants.

### Les cités ouvrières

La deuxième grande mutation des quartiers sud arrive avec la vague de décentralisation des activités industrielles de défense nationale pendant l'entre-deux-guerres.

En effet, la première guerre mondiale a cruellement mis en évidence la vulnérabilité des usines d'armement situées dans le Nord-est de la France. Le gouvernement cherche à éloigner ces activités stratégiques de toute frontière. Le Mans pose sa candidature. Il est vrai que la ville dispose d'avantages certains : espaces disponibles près de la gare de triage, un réseau routier de qualité, de la main-d'œuvre en nombre suffisant et une situation géographique qui la protège de toute attaque étrangère.

C'est ainsi que la société Manu Rhin, devenue la Cartoucherie puis le GIAT, transfère en 1927 sa fabrique de cartouches de Mulhouse au Mans. Elle s'installe sur des landes en bordure de la ligne de chemin de fer vers Tours. Manu Rhin fait construire à proximité de la Cartoucherie la cité du Pied Sec pour y loger le personnel spécialisé, déplacé d'Alsace. Avec ses pavillons, elle constitue l'ébauche de la première cité ouvrière mancelle.

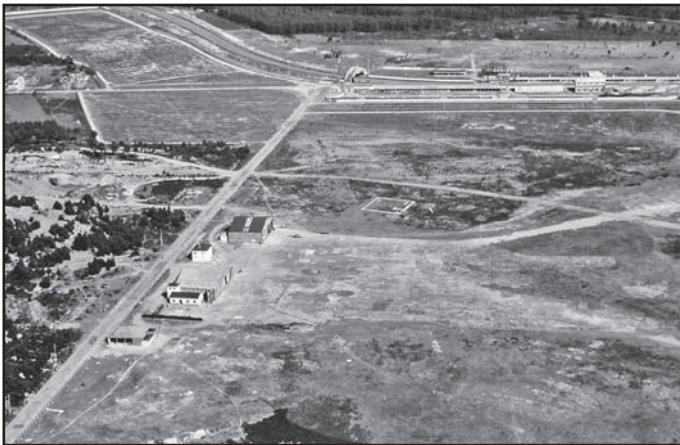


*La cartoucherie dans les années 30*

En 1939, la course aux armements en cette période troublée conduit Manu Rhin à augmenter fortement sa production. Elle embauche 3 000 salariés supplémentaires. Ils sont logés dans des

baraquements de fortune aux Bruyères, route de Parigné l'Evêque. Séparés de leurs familles, ces ouvriers y mènent une vie de caserne dans ce qu'on appellera vite le Camp des mille, sous-entendu des «mille célibataires».

A la même période, l'entreprise parisienne Gnome et Rhône s'installe au Mans et donne naissance à la cité des Pins. Cette implantation entraîne la construction d'un aérodrome. Un concours est lancé sous les auspices de la Ville du Mans, du Ministère de l'air, de Gnome et Rhône et de l'Aéro-club du Mans. Le jury retient, lors de sa séance du 7 mars 1935, le projet de la société parisienne «L'Entreprise industrielle». Sur les 136 hectares situés entre la route nationale de Paris à Nantes et le chemin d'intérêt du Mans à Laigné-en-Belin, on démolit rapidement les quelques bicoques existantes, puis on arrache les bruyères et autres haies vives afin de procéder à l'ensemencement et au nivellement du sol. Vient ensuite la construction de hangars et de garages. Le champ d'aviation est enfin prêt : le premier avion y atterrit en juillet 1938.



*L'aérodrome du Mans dans les années 50  
En arrière plan la passerelle Dunlop du Circuit*

### **De l'Occupation ... à la Libération**

En juin 1940, faute de présence militaire française, Le Mans ne subit pas de bombardements ennemis et évite ainsi toutes destructions. Le 18 juin, les soldats allemands prennent possession de la ville et parquent des milliers de prisonniers au Camp des mille des Bruyères.

En décembre 1940, près de 6 000 soldats allemands investissent la ville. A l'instar du pays, la vie sous l'Occupation est particulièrement rude : pénurie alimentaire, manque de charbon, absence de liberté, peur d'être raflé... La population civile est réquisitionnée. Plus de 4 000 personnes travaillent dans les ateliers de la Cartoucherie pour l'effort de guerre allemand alors que les usines Renault fournissent des engins motorisés à la 7<sup>ème</sup> armée allemande.

Grand carrefour ferroviaire de l'Ouest, centre industriel important, Le Mans et tout particulièrement le secteur de la gare de triage avec ses usines, n'échappe pas aux bombardements alliés.

Le premier, le 4 mars 1943, a pour cible la gare de triage. Six bombardiers légers détruisent presque entièrement le dépôt et les ateliers. Leur réfection durera toute une année.

Quatre nouveaux bombardements successifs, effectués de nuit les 7 et 14 mars puis les 20 et 23 mai 1944, marquent terriblement les esprits. La gare de triage est définitivement hors d'usage. Les quartiers voisins du Maroc et de la Cité des Pins sont durement frappés. On relève une centaine de morts, davantage de blessés et un millier de familles sans abris à la suite de la destruction de leur habitation.



*Les installations de la gare de Triage furent la cible de la résistance et des bombardements alliés.*

Dans la nuit du 7 au 8 août 1944, les Manceaux entendent gronder le canon au loin. Les troupes alliées débarquées en Normandie en juin arrivent aux portes du Mans. Pour stopper leur progression, les Allemands font sauter les ponts les uns après les autres. Celui de Pontlieue n'est que légèrement endommagé, seuls les trottoirs sont détruits. Les artificiers ne tentent pas une nouvelle opération faute de temps et de matériel. Le 8 août, à 11 heures, le drapeau tricolore est hissé sur le monument de la Lune de Pontlieue alors que les Allemands n'ont pas encore évacué la ville. Vers 17 heures, des patrouilles de la force de frappe Anderson (régiment B de la 5<sup>ème</sup> division blindée) débouchent sur la place Adrien Tironneau. Les armées de libération ne rencontrent qu'une bien maigre résistance. Très vite, des Manceaux acclament leurs sauveurs. En fin de soirée, quelques salves sont tirées sur un immeuble, mais l'ennemi restant invisible, les GI's arrivent enfin à ramener un certain calme.

Le Mans libéré ... s'ouvre alors le temps de la reconstruction et de la poursuite de l'industrialisation de la ville.

### **Nouvelle poussée industrielle au Sud de la ville**

Sur le site de la gare de triage, les cheminots redoublent de courage pour remettre en état l'ensemble des voies. Dès le 17 août, la ligne Cherbourg - Le Mans est rétablie. Six mois plus tard, la majorité des axes ferroviaires est réparée. Les cheminots peuvent alors s'atteler à la réfection du dépôt et des ateliers. Reconstituée, l'école Auguste

Piron reprend l'instruction des apprentis cheminots. De sa création à 1954, elle a formé trente-trois promotions, soit un effectif de 1 095 apprentis.

A la Libération, les ateliers Gnome et Rhône sont nationalisés et reprennent leurs fabrications aéronautiques sous l'égide de la SNECMA. Cependant, d'importants déficits conduisent à la fermeture de l'usine. Elle est reprise en 1948 par la société Jeumont-Schneider, constructeur de moteurs électriques. Cette dernière connaît une progression fulgurante, elle compte 700 salariés dès 1950.

Dans le même temps, les usines Renault s'agrandissent. Les effectifs doublent en 1954 puis triplent en 1958, fixant au Mans une main d'œuvre masculine majoritairement d'origine rurale.



*Aux portes de l'usine Renault en 1959 avant son extension*

A partir de 1959-1960, sous l'impulsion du Comité d'expansion économique de la Sarthe, s'opèrent les premières décentralisations industrielles avec l'arrivée de Schneider, Westinghouse et Glaënzler-Spicer. Cette dernière, spécialisée dans la production de transmissions à cardan destinée à l'industrie automobile, s'installe en 1959 dans les locaux partiellement inoccupés de Jeumont-Schneider. A la suite du développement de ses activités, Glaënzler-Spicer agrandit son usine avec la construction de nouveaux bâtiments en 1966-1967 à Arnage. Elle emploie 1 400 ouvriers en 1974.

L'installation de l'usine Schneider marque le paysage économique manceau. Le montage des appareils de radio, de télévision, de magnétophone donne du travail à 2 500 personnes, majoritairement des femmes. Intégrée au groupe Radio-Technique sous le nom de Celmans, 1 900 salariés produisent 20 000 téléviseurs par jour dans les années 1970.

Non loin de là, route de Tours, la société Westinghouse emploie 350 personnes dans la fabrication de semi-conducteurs.



*Dans l'usine Westinghouse en 1963*

### **A la Libération, l'urgence est au relogement**

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, Le défi est double : reconstruire et loger au plus vite les populations venues chercher du travail dans les entreprises en plein développement.

La démographie mancelle fait un bond de 84 525 habitants en 1936 à 100 455 en 1946, date à laquelle Le Mans se hisse au 22<sup>ème</sup> rang des villes de France. On estime que 40% de la population vit dans des intérieurs surpeuplés, insuffisamment spacieux, qui plus est, ont mal vieilli. Le besoin de logements atteint le chiffre vertigineux de 8 000.

La priorité va tout d'abord à la reconstruction des immeubles détruits pendant la guerre tant à la Cité des Pins qu'au Maroc. Ainsi, au Maroc, le service de la Voirie œuvre pour le relogement des familles privées de toit en construisant cent cinquante nouveaux logements selon de nouveaux procédés : chalets de bois et pavillons métalliques préfabriqués. Dans le domaine sanitaire et social, la cité se dote au début des années 1950 d'un centre médico-social, d'une école ménagère et d'un jardin d'enfants. On y aménage également de nombreux équipements sportifs : un stade équipé d'une piste de 400 mètres, un gymnase, des terrains de tennis, de basket, de volley-ball et même de pelote basque.

Afin de parer au plus pressé, le Camp des mille est transformé en cité d'urgence des Bruyères et Genêts pour servir d'habitation de fortune aux habitants du Vieux-Mans transférés de leurs taudis surpeuplés et insalubres.



*Le camp des mille devient la Cité des Gamelles*

Dans le même secteur, à l'ouest de la route de Parigné, se développe le quartier d'Aéroville autour du boulevard de Bel-Air, actuel boulevard Jean-Yves Chapalain, sous la forme de petites maisons de bois.



Les espaces disponibles et bon marché de la périphérie accueillent également quelques opérations notables. Ainsi dans les années 1950, la réalisation de la cité des Bigarreux puis celle du groupe Michel-Ange marquent le début de nouvelles constructions dans les quartiers sud de la ville.

Simultanément, la Municipalité décide d'élaborer un plan d'aménagement de ces espaces. Chargé de sa conception, le Groupement d'urbanisme de la région manceau dresse un constat sans concession en 1959 : faible densité générale, développement sans ordre ni composition des quartiers, manque de liaisons routières entre le centre et les zones périphériques, retard en terme d'équipements scolaires et d'activités tertiaires sans mentionner le déficit chronique d'habitat.

#### **Les Ronceray - Glonnières**

Une des réponses sera la création d'un grand ensemble sous la forme d'une Zone à Urbaniser en Priorité (ZUP). L'opération Ronceray-Glonnières débute en 1954 sur les vingt hectares disponibles entre la route de Tours et la route d'Angers. La Ville du Mans et son Office de logement à loyer modéré sont les maîtres d'œuvre du projet : 1 849 logements collectifs sous la forme de barres et d'immeubles voient le jour entre 1956 et 1959.

Ces deux cités s'équipent au fil des années pour finir par disposer de tous les éléments nécessaires à la vie quotidienne avec l'ouverture en 1970 de la maison des jeunes et de la culture du Ronceray, de groupes scolaires et d'installations sportives.

Construit à la hâte, l'ensemble Ronceray-Glonnières subit rapidement de nombreuses dégradations. La Municipalité, souhaitant améliorer les conditions de vie de ses habitants et valoriser ces espaces en les rendant plus attractifs, inscrit les Ronceray-Glonnières dans une procédure «Habitat et vie sociale» en 1979. Dans ce cadre, toutes les façades extérieures sont réhabilitées et les balcons transformés en loggias.

Le centre social des Glonnières est créé en 1978. Il comporte plusieurs annexes destinées à des publics spécifiques : le club Blue Jean's pour les 12-18 ans, un point de rencontre dans un appartement réservé aux mères de famille, le Domespace pour les 16-25 ans et deux équipements indispensables pour la petite enfance, avec la PMI et une halte garderie.

#### **De nouvelles petites cités**

Parallèlement à ces grands ensembles, des groupements immobiliers coopératifs et des entrepreneurs privés aménagent de nouvelles zones pavillonnaires adaptées au marché familial manceau.

Ainsi, au milieu des années 1960, en bordure de la cité des Sources, la société Leroi-Haricot construit, rue de Ruaudin, une nouvelle cité de plus d'une centaine de pavillons, organisée autour des rues Davis, Ravigneau et Behra.

De son côté, la société de l'Abri engage l'opération des Petites Deshaies, route d'Angers, face à la cité des Pins, comprenant deux cents logements dont cent quinze pavillons, deux collectifs de douze appartements et quelques commerces regroupés autour du square Jean-Pierre Wimille.

#### **« Record », premier centre commercial du Mans**

Route de Tours, en 1968, le vaste champ de pommiers faisant face à la cité des Glonnières disparaît pour faire place au premier hypermarché manceau : le magasin Record, devenu depuis Carrefour.



*Record et Polyshop au début des années 70*

L'arrivée des enseignes Polyshop et Conforama renforce ce pôle d'attractivité commerciale. En l'an 2000, la transformation de ces magasins en galerie marchande Centre sud permet un rééquilibrage de l'offre commerciale des entrées sud et nord de la ville du Mans.

#### **La rocade relie et sépare les quartiers**

Dans le même temps, un autre bouleversement survient avec la réalisation de la rocade sud. Ce projet, déjà ancien de relier directement la route de Paris à la route d'Angers, assure le désenclavement des quartiers sud. Toutefois, cet aménagement marque une séparation forte entre l'ancien bourg de Pontlieue et le reste de la zone sud, malgré la construction, à l'origine provisoire, de l'autopont sur l'avenue Félix-Geneslay en 1972.



*La nouvelle rocade et le groupe HLM Rocade Million (1962)*

De part et d'autre de la rocade, l'OPHLM du Mans construit une centaine de logements des groupes Clémenceau et Rocade tandis qu'un investisseur privé réalise la grande résidence située à l'angle de la rocade et de l'avenue Georges Durand.

#### **L'aménagement du Centre des Expositions**

Autre équipement d'importance, la Rotonde est construite en quelques mois, de janvier à septembre 1969. Destiné à l'origine à abriter la foire exposition des Quatre Jours, trop à l'étroit sur la place et dans le quinconce des Jacobins, ce dôme de 80 mètres de diamètre, conçu par l'architecte Claude Roigné, est utilisé pour la première fois en 1969. Il permet l'accueil de 750 exposants.



*La construction de la rotonde en 1969*

Au cours des travaux, le club manceau de basket, le SCM, actuel MSB, demande à la Municipalité de pouvoir s'y entraîner. Des vestiaires et des gradins démontables sont rajoutés dans l'urgence. On repense également l'éclairage et la sonorisation du lieu auquel on adjoint une cabine technique pour la télévision. Depuis et jusqu'à l'ouverture en 1995 d'Antarès, la Rotonde est le rendez-vous des grandes manifestations sportives, commerciales et culturelles de l'agglomération.

#### **La fin des dernières fermes de la route de Tours**

Les derniers bordages laissent place au cours des années 70-80 à des cités. Seul leur nom, comme

le Vert Galant, rappelle encore aujourd'hui leur passé campagnard. A proximité immédiate, les jardins et champs d'asperges de la famille Calas disparaissent au profit de l'école Eugénie Cotton et du groupe HLM Bel Air.



*La ferme Leblanc en 1967 à l'emplacement de la Zone artisanale du Panorama*

Un peu plus au Sud, la Société d'Équipement du Mans entreprend l'aménagement de la zone artisanale du Panorama qui accueille aujourd'hui soixante entreprises employant 1 200 personnes.

#### **La modernisation de Pontlieue**

Dans les années 1970, le bourg bas de Pontlieue est en perte de vitesse. Pour redynamiser ce quartier, la municipalité Maury présente en 1972 un premier projet faisant la part belle aux commerces et appartements de standing, complété par un hôtel et une tour de treize étages. Le changement de municipalité avec l'élection de Robert Jarry en 1977, marque la fin de ce projet démesuré. La nouvelle équipe municipale décide la construction de logements sociaux à échelle plus humaine : la Zone d'Aménagement Pontlieue 2000 voit le jour en 1982.



*La construction de Pontlieue 2000 au début des années 80*

L'édification de la mairie annexe de Pontlieue en 1983 et la pose de passerelles sur le vieux pont des Vendéens en 1986 amènent une touche finale à cette opération d'urbanisme.

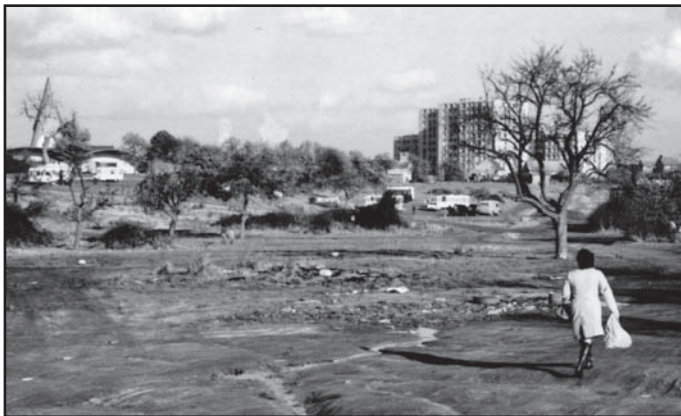
### La naissance du quartier Vauguyon

Le schéma directeur d'aménagement urbain du Mans pour la période 1970 à 1975 prévoit, à l'horizon de l'an 2000, le renforcement de l'hypercentre mais aussi l'aménagement de centres urbains secondaires susceptibles de focaliser l'animation urbaine par le biais de nouveaux grands quartiers en limite de ville comme le secteur de Vauguyon.

Jusqu'à cette date, ce quartier à l'habitat peu densifié est délaissé par les promoteurs immobiliers et repose essentiellement sur l'activité économique de la société d'assainissement et d'engrais l'Orléanaise et du maraîcher Ragot (Les Sources).

La zone d'aménagement concerté de Vauguyon est créée en 1972. Les élus et les techniciens de l'époque estiment à sept ans la durée de la réalisation du projet de 4 000 logements. Finalement, dans ce périmètre de 78 hectares un véritable quartier voit le jour avec la construction de 1 256 logements.

Dès 1971, la société d'Équipement du Mans acquiert les terrains nécessaires à l'aménagement de la zone. Les travaux débutent par la création d'un réseau de voies secondaires qui relie la rue de Ruaudin à l'avenue Georges-Durand. Les immeubles de cinq à neuf étages de la rue Jean-Bart et les maisons à combles aménageables, imaginés par les architectes Pons, Bertrand, Genin, Douillet, Douaire et Vago, sortent rapidement de terre. La série de constructions s'achève dans les années 1980 avec la livraison des groupes Christ-Sauveur, Picasso et Balsamines en 1983, puis des Fontnelles au début des années 1990.



Les terrains vagues de Vauguyon en 1972 ; à l'arrière plan l'église du Christ Sauveur et les tours de Jean Bart.

Le foyer logement Vauguyon destiné aux personnes âgées ouvre ses portes en mars 1978. Les résidents ont la possibilité d'être hébergés dans l'un des soixante-douze appartements ou dans l'un des quarante pavillons individuels qui entourent le bâtiment principal. La rénovation du parc de l'église en 1998 achève la mutation de ce secteur.

14 classes maternelles, 30 classes primaires réparties entre 4 groupes scolaires et la construction des collèges Vauguyon en 1968 et des Sources en 1975,

assurent une scolarité de proximité à l'ensemble des enfants du quartier.

Les loisirs et la vie associative ne sont pas oubliés grâce à l'implantation de deux terrains de sports, deux gymnases et plus de 1 000 m<sup>2</sup> de locaux socio-éducatifs avec la transformation des établissements Ragot en maison de quartier aux Sources. En 1995, les habitants s'approprient avec enthousiasme la Maison pour Tous Jean Moulin.



La construction de la MPT Jean Moulin au début des années 90

Une attention toute particulière est portée sur les espaces verts avec l'ouverture, le 14 mai 1983, du parc Marcel-Paul. Sur plus de 45 000 m<sup>2</sup>, la population peut désormais flâner, se promener et se reposer dans un bois composé de 1 800 arbustes et 400 arbres, disposant d'un parcours santé, de trois terrains de jeu de boules et de plusieurs aires de jeux.

Le 19 novembre 1999, la démolition de deux tours de la cité Jean Bart, selon le principe de foudroyage intégral, puis la déconstruction des trois autres tours, les années suivantes, soit un total de 222 logements, permet de donner un nouveau visage au quartier. La construction de 140 logements achève la fin de l'aménagement de la ZAC Vauguyon.

Dans les années 80, sous l'impulsion de Robert Jarry, la municipalité décide également la rénovation complète de la Cité des Gamelles qui est rasée pour laisser la place à la nouvelle cité des Bruyères.

### Les quartiers sud demain

Aujourd'hui les quartiers sud poursuivent leur transformation. Le retour du tramway, la constitution du pôle d'excellence sportive autour d'Antarès, du MMArena, la mise en service du Pôle santé sud et l'aménagement de la zone du Fouillet contribuent à renforcer leur attractivité et la qualité de vie que nous avons tous à cœur de préserver.

L'histoire ne s'arrête pas ... elle se poursuit.

**Christophe COUNIL**  
**Sophie ROUYER**

## Les églises des Quartiers Sud du Mans

On recense trois édifices de culte catholique dans les Quartiers Sud. Toutes très modestes à l'origine, elles partagent quelques caractéristiques communes : proximité avec une population ouvrière voire marginale, implication très forte des prêtres et une architecture aux lignes pures.

### La chapelle de la Sainte Famille - Maroc

L'expansion de l'activité ferroviaire dans le quartier du Maroc débouche sur la création d'ateliers d'autorail, de réparation de wagons et de dépôt. Les ouvriers et leurs familles s'installent à proximité, dans la cité surnommée «Camp-Etat». Au vue de l'accroissement de cette population, la paroisse achète un hangar qui servait d'abri à l'avion de Wilbur Wright à Auvours.

Cette acquisition permet d'aménager une chapelle qui devient l'église officielle de la paroisse en 1930. Elle est alors confiée à l'abbé Epineau puis à l'abbé Lemarchand en 1937.



*La première chapelle Sainte-Famille au Maroc*

La seconde guerre mondiale n'épargne pas cette jeune église. Son curé est prisonnier des Allemands et le bombardement du quartier le 14 mars 1944 éventre totalement le bâtiment. Il est alors entièrement reconstruit après 1945 grâce aux subsides de dommages de guerre. Un espace vert comportant une aire de jeux destinée aux enfants est aménagé à la fin des années 1970.

### L'Eglise Sainte Thérèse de la Cité des Pins

Son origine remonte à 1940, date à laquelle Lazare Weiller décide d'ériger pour le personnel de l'usine Gnome-Rhône une petite chapelle en bois en bordure de la route d'Angers. Elle est dédiée à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ; le chanoine Joseph Lebreton en devient le premier curé lors de la création officielle de la paroisse en 1943.

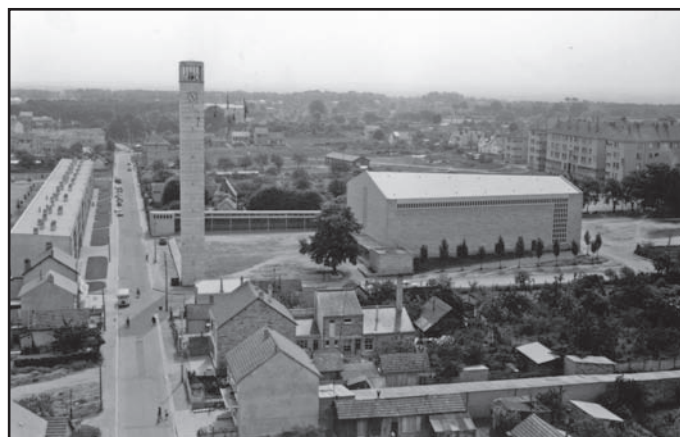
Comme nombre de bâtiments du quartier, la chapelle est touchée par le bombardement du 14 mars 1944. Après guerre, l'évêché remanie fortement l'organisation pastorale de ce secteur. Il établit une communauté sacerdotale unique chargée

d'administrer les paroisses de Sainte Thérèse et de la Sainte-Famille. Aucune des deux chapelles existantes ne pouvant constituer un lieu de rassemblement digne de ce nom, l'évêché décide d'acquérir l'ancien garage de la Fresnellierie. Ce dernier est rapidement transformé en une église provisoire d'une capacité de 500 places dotée d'un clocher symbolique. Mais ce nouvel édifice se révèle très vite trop exigu.

Au début des années 1950, le diocèse profite alors de l'opportunité des grands projets d'aménagement de la banlieue sud du Mans pour négocier l'achat de terrains afin d'y bâtir une véritable église. Pour assurer son financement, l'équipe sacerdotale se lance dans un long périple qui la mènera de l'Amérique du Sud à l'Allemagne où elle découvrira une société qui construit des églises en série à coût réduit. Ce choix de fabrication additionné au don financier de l'assemblée des évêques allemands permettent enfin la construction d'une église en dur.

L'architecte manceau Pierre Vago présente un premier projet qui sera rejeté au profit d'un second programme plus conforme à la consigne donnée du «maximum de pratique au moindre prix». Les travaux menés par une équipe franco-allemande peuvent enfin commencer.

La pose de la première pierre a lieu le 29 juin 1954, cérémonie pendant laquelle Monseigneur Chevalier procède à la bénédiction du chantier. Moins de quinze mois plus tard, la nouvelle église mancelle est consacrée officiellement les 15 et 16 octobre 1955.



*L'église Sainte Thérèse à la fin des années 50*

Ce bâtiment de 1 380 m<sup>2</sup> a coûté 1 million de francs au total ; il compte 1 300 places pour une paroisse de 11 200 habitants. On utilise principalement le béton, l'acier et le verre. De forme très simple, la nouvelle église a été pensée comme un volume épuré de 44,50 mètres de long et de 35 mètres de large à l'entrée. A l'instar d'une place publique, le parvis de 2 800 m<sup>2</sup> est conçu comme un lieu de rencontres où les piétons peuvent flâner, s'arrêter et bavarder.

### L'Église Christ-Sauveur - Vauguyon

Au milieu des années 1950, les populations touchées par la rénovation du Vieux-Mans quittent leurs logements insalubres et sont relogées dans les baraquements de l'ancien camp des mille en bordure de la route de Parigné. L'accroissement démographique du quartier pousse le cardinal Grente à fonder, le 1<sup>er</sup> dimanche d'octobre 1955, une nouvelle paroisse entre les routes de Ruaudin et de Tours dans une modeste chapelle en bois d'une capacité totale de 250 places. Initialement dénommée paroisse du Christ-Roi, son premier curé, Jean Benoît, la rebaptise rapidement en Christ-Sauveur, une façon d'être plus en phase avec ses habitants majoritairement prolétaires. L'abbé Benoît installe alors son presbytère dans une modeste roulotte au milieu de jardins et de terrains vagues.

Face au triplement de la population en quelques années, Monseigneur Chevalier inscrit la construction d'une nouvelle église parmi ses priorités. Le choix du site se porte sur les terrains d'une ancienne ferme du quartier de Vauguyon achetés en juin 1962. La réalisation de l'opération est confiée à l'architecte départemental des monuments historiques Jean-Louis Lagrange.

Le projet accepté par l'évêché comporte 750 places réparties sur une superficie de 1 380 m<sup>2</sup>. Son plan en amphithéâtre donne au bâtiment l'aspect d'un cône tronqué. Il est surmonté par un clocher en forme de flamme de bougie qui s'élève à plus de 25 mètres dans le ciel. Là encore, les techniques les plus modernes sont mises à disposition du projet. A l'intérieur, aucune colonne ne gêne la vision du maître autel vers lequel se tournent tous les regards. Celui-ci est éclairé par une grande verrière qui capte la lumière zénithale,

alors que les murs latéraux, rythmés par de discrets vitraux aménagés en chicanes, diffusent dans la nef une lumière plus intime. La façade extérieure est traitée avec des pierres calcaires de couleur nuancée ; le cuivre utilisé pour la couverture du clocher renforce l'impression de feu éternel. On retrouve à l'arrière du sanctuaire, la chapelle du Saint-Sacrement et ses vitraux conçus par Guy Soleille, le baptistère et la sacristie.



*L'église du Christ Sauveur,  
seule au milieu des champs en 1967*

La construction débute le 19 mars 1964. Le montant total de l'entreprise est estimé à près de 905 000 francs. Son financement provient en premier lieu de l'évêché et de souscriptions publiques mais aussi du produit de nombreuses fêtes et de la contribution du diocèse de Paderborn. L'église du Christ-Sauveur est consacrée une année plus tard, le 27 juin 1965.

**Sophie ROUYER**

### Du « bouillon » à la maison de quartier Henri Barbin

Face au chômage des années 30, la municipalité décide de venir en aide aux chômeurs et à leurs familles en distribuant de la soupe populaire. Une salle est construite à Pontlieue pour y distribuer ce fameux « Bouillon ». Ce n'est que plus tard qu'elle sera baptisée Bouillon Henri Barbin, du nom du député et conseiller général socialiste manceau mort en 1926.

Le 23 octobre 1945, le « Bouillon » devient une véritable cantine scolaire ouverte à tous les enfants ; et depuis, des générations de jeunes Pontlieusards se sont succédées dans cette salle fermée à la restauration scolaire en 1982. La salle abritait également des réunions, petits spectacles ... Le foyer des retraités de Pontlieue, attenant à la salle, fut construit en 1953 en préfabriqué.

Devant la vétusté et la dégradation des bâtiments, la municipalité du Mans sous l'égide de Robert Manceau décida la reconstruction de la salle et du foyer des anciens au début des années 80.



*L'ancien Bouillon Henri Barbin avant sa démolition*

L'acquisition des anciens locaux de l'entreprise Boivin, situés juste en face de l'ancienne salle, permit de lancer les travaux dès 1984. La nouvelle salle municipale Henri Barbin inaugurée en octobre 1986 fait depuis le bonheur de nombreux danseurs qui viennent régulièrement user leurs semelles sur le parquet rutilant de la grande salle.

**Christophe COUNIL**

## La Cité des Pins : première cité – jardin du Mans

Celui qui pénètre pour la première fois dans la cité des Pins risque d'être fort dérouté tant le parcours de ses rues aux noms d'aviateurs est sinueux et complexe. Y entrer c'est ouvrir une page de l'histoire industrielle mancelle.

### Aux origines de la Cité des Pins

Dans la période troublée des années 30, le gouvernement décide la délocalisation vers l'Ouest des industries d'armement. C'est ainsi qu'en 1935, la société Gnome et Rhône fait l'achat d'un terrain de 2,5 hectares aux portes de la Ville pour y installer l'une de ses usines de moteurs d'avions. Dotée de sa propre fonderie, sa forge et ses ateliers d'usinage, elle doit être capable de produire 1150 moteurs d'avions par an. Mais ce travail hautement qualifié ne peut pas absorber les 700 chômeurs manceaux. On fait venir de Paris des ouvriers spécialisés qu'il faut loger.

Dans un espace de landes peuplées d'épines noires, d'ajoncs et de pins maritimes situé entre la Route d'Angers et le Chemin de Laigné, le ministère de l'Air décide la construction d'une nouvelle cité ouvrière rassemblant 1 440 logements.



Ce programme des architectes Gonse et Sandrin est réalisé à partir de 1937 en un temps record grâce à un procédé de standardisation : 1 mois pour l'installation de la cité dite de «la Vallée aux poules» où sont montés les baraquements destinés aux 2 000 ouvriers du Bâtiment, 9 mois pour la cité des Pins édifiée en grandes briques spécialement fabriquées pour l'occasion. Les pavillons poussant comme des champignons étaient devenus l'une des attractions favorites des Manceaux lors des promenades du dimanche.

Le long de rues se développant en courbes infinies afin d'éviter les mitraillages aériens et portant toutes le nom de pionniers de l'aviation, se déploient plusieurs centaines de pavillons. Accolés par deux ou quatre, en ligne ou en croix, ils sont facilement reconnaissables à leurs larges toits de tuiles ou d'ardoises à pans coupés et à leurs façades fortement teintées d'ocre et de rose.

Les premiers habitants arrivés de la région parisienne apprécient particulièrement ces nouveaux logements au milieu des bois et sapins et surtout le calme qui régnait dans ce coin de campagne. Pourtant malgré leur aspect moderne, ces pavillons étaient dépourvus de salle de bain et de chauffage central, à l'exception de quelques uns, réservés aux agents de maîtrise, en bordure de la route d'Angers. Ces pavillons sont aujourd'hui encore les seuls à posséder une cave.



*Rue du Capitaine Guynemer à la libération plusieurs maisons touchées par les bombardements sont en travaux*

Le prix de revient de chaque logement est compris dans une fourchette de 70.000 à 80.000 francs, selon le modèle ; le montant total des travaux, la voirie avec ses canalisations et une grande station d'épuration pour les eaux usées incluse, s'élève à 120 millions de francs, chantier colossal pour l'époque.

Une trentaine d'immeubles de 3 à 4 étages principalement réservés aux célibataires complète la nouvelle cité à proximité des immeubles du Square Blériot construits en 1933 pour les besoins de l'armée qui y logeait ses officiers et sous officiers.

Peu équipé, hormis une annexe des Postes et quelques commerçants installés de part et d'autre de la Route d'Angers, le nouveau quartier nécessite la construction de bâtisses provisoires en planches pour servir de classes primaires et maternelles.

On donna tout naturellement le nom de Cité des Pins, à ce nouveau quartier de la ville, afin d'y perpétuer le souvenir des pins maritimes dont ne subsistent aujourd'hui que quelques dizaines d'exemplaires à hauteur de l'Oasis.

### De l'occupation à la libération

Pendant la guerre, l'occupant allemand investit l'Usine Gnome et Rhône et la Cité des Pins pour les besoins de ses troupes. Ainsi, les ateliers d'aviation sont, pour un premier temps du moins, destinés à l'entretien et à la réparation du matériel pris aux Anglais à Dunkerque.

Dans le même temps, à la Cité des Pins, les maisons individuelles et les immeubles qui n'avaient pas encore été attribués aux ouvriers furent réquisitionnés pour le logement des troupes allemandes imposant une cohabitation forcée aux habitants arrivés quelques années plus tôt.

Afin d'offrir des moments de détente à ses troupes, l'armée allemande fit aménager une piste bétonnée pour jouer aux quilles dans le jardin d'un des pavillons de rue Géo Chavez et creuser une piscine dans le bois de l'Oasis tout au bout de la rue Pilâtre de Rozier. D'une vingtaine de mètres de long sur une dizaine de larges, le bassin de l'Oasis constitua la première piscine manceauise ; les Manceaux se contentant à l'époque des bains de rivière comme les « bains bis » de l'île de Préau sur l'Huisne.



*La piscine de l'Oasis peu de temps avant sa destruction*

L'usine Gnome et Rhône subit comme la gare de triage toute proche d'importants bombardements qui la détruisirent en partie. De même, la Cité des Pins ne fut pas épargnée. Ainsi le 7 mars 1944 entre 21 heures et 22 heures une formation de 304 avions appartenant à la Royal Air Force se présenta au dessus de la ville. Le lendemain l'Oasis et la Vallée aux Poules n'étaient que décombres. Les commerces qui s'étaient installés là après la construction de la Cité des Pins étaient pour la plupart en ruines.

Une semaine plus tard le 14 mars 1944, Le Mans est de nouveau survolé par une importante formation de 213 avions entre minuit et 1 heure 15, 2 500 bombes allant pour certaines jusqu'à une tonne vont être larguées en plusieurs vagues sur la gare de triage, les usines Renault et les quartiers Sud de la Ville.

A la libération, les soldats américains de plus en plus nombreux investirent tous les pavillons et immeubles de la Cité des Pins abandonnés par les Allemands.

A la mi-septembre, ils occupaient la totalité des collectifs de l'extrémité de la rue Hubert Latham. La 32<sup>ème</sup> compagnie américaine quitta définitivement le quartier en mars 45 afin de poursuivre l'offensive alliée en Allemagne.

### Le temps de la reconstruction

A la fin des hostilités, l'ordre du jour était à la reconstruction de ce qui avait été détruit.

Toutefois, pendant de longues années le quartier garda de nombreuses traces de la guerre et des bombardements. Les retranchements antiaériens de la butte des Raineries à l'emplacement du parc des expositions constituèrent l'une des aires de jeux favorites des gamins du quartier.



*La cité des Pins en 1954*

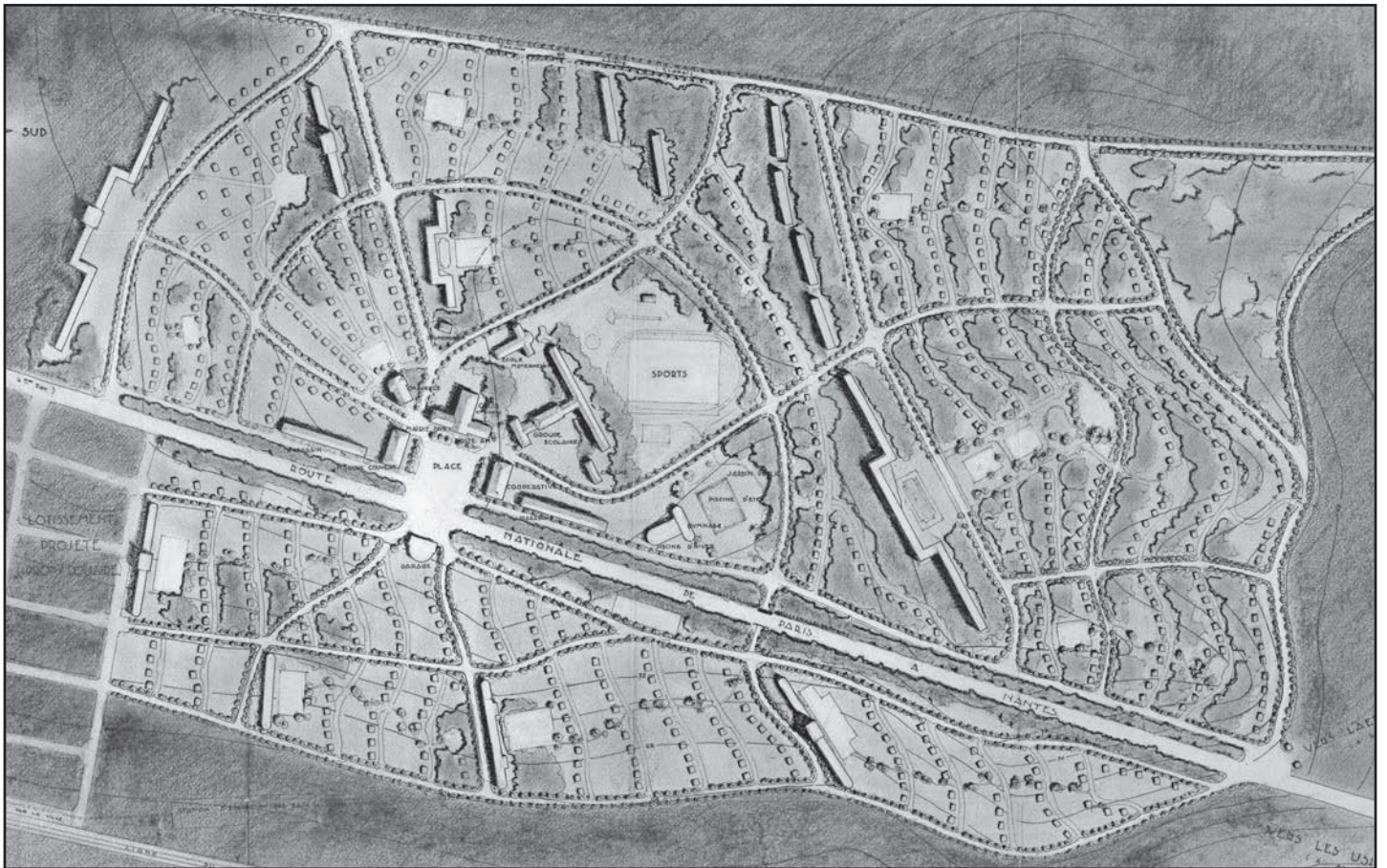
Dans les années d'après guerre, de nouveaux édifices contribuent à améliorer l'équipement du quartier. En 1950, le cinéma l'Oasis (Le Royal) ouvre ses portes. L'école primaire Jean Mermoz accueille ses premiers élèves à la rentrée de septembre 1952 suivi de l'école maternelle quelques années plus tard.

Au fil des années, de nouvelles constructions et des commerces de toutes sortes s'installent le long l'avenue Félix Geneslay rattachant définitivement la Cité des Pins au reste de la ville.

En 1969, le grand champ du père Leroy du nom de son ancien propriétaire, un marchand de bestiaux de l'avenue Jean Jaurès, devient le Cimetière Sud tandis que le parc des expositions accueille pour la première fois la foire des 4 jours.

Entre ces deux sites, le complexe sportif des Raineries qui ouvre ses portes en 1975 comporte une piste d'athlétisme, un terrain de football et deux courts de tennis extérieurs. La construction des logements HLM des Raineries la même année achève la transformation du quartier.

**Christophe COUNIL**  
avec le concours de Sophie ROUYER,  
et Jean CHESNAIS, habitant du quartier



Première esquisse en vue de la construction de la Cité des Pins, 1935

## Le Royal, l'histoire d'un cinéma de quartier

En 1950, le responsable du cinéma Le Pâtis et le directeur du Gaîté-Cinéma d'Aubigné-Racan édifient le cinéma Oasis au 409 de l'avenue Félix Geneslay. La nouvelle salle ouvre le 27 juillet 1950.

magasin de disques Les Ambassades dans le centre ville. Il fait construire un balcon. La capacité de la salle passe à 568 fauteuils.



Le Royal en 1959 (photo René Gaignon)

Au début, l'Oasis fonctionne du jeudi au dimanche; il va ensuite conquérir un public, ouvrir généralement six jours sur sept et présenter des films populaires.

Après presque 31 années de service, le Royal donne sa dernière séance le dimanche 28 juin 1981, en soirée, avec un film de karaté avec Bruce Lee.

L'année précédente, alors que les difficultés ont commencé pour le Royal, des associations se regroupent pour réfléchir sur son avenir. Finalement, la ville rachète l'immeuble. Les discussions avec l'Association finissent par tourner court. Une rénovation est engagée, conservant une salle de projection de 128 places.

Il faudra attendre le 12 novembre 2003 pour que le Royal renaisse de ses cendres sous l'impulsion de la Ville du Mans et avec le concours de l'association Cinéambul et de la MJC Plaine du Ronceray. Entièrement rénové en 2004, le Cinéma Le Royal a rouvert ses portes le 11 janvier 2005 retrouvant toute sa place dans le paysage culturel des Quartiers Sud du Mans avec plus de 12 000 entrées par an.

Le 17 juin 1953, il devient Le Royal. Il est acheté par Roland Ferré, promoteur immobilier et propriétaire du

**Christophe COUNIL**

## Le Ronceray, 50 ans d'histoire

Comme tout être vivant, une cité naît, grandit, dépérit ... pour renaître autrement : L'histoire des deux premières grandes cités HLM du Mans n'est pas linéaire. Du bonheur des premiers habitants, heureux de trouver enfin un logement, au mal-être de 1990, le Ronceray et les Glonnières sont pour Le Mans l'image de la délicate évolution des cités.

### Année 50 : Le Mans manque de logements

Après la guerre, le Mans connaît une période d'expansion économique et industrielle qui provoque une crise accrue de logements. Il devient nécessaire de construire vite et beaucoup. Dès 1951, une étude est lancée pour la construction de 2000 logements dans la zone sud du Mans. Le projet adopté en septembre 1952 par le conseil municipal sera porté par l'office HLM.



*Les grues entrent en action dès 1955.*

### Le Ronceray, premier des grands ensembles

Avec le permis de construire délivré le 21 novembre 1955, l'histoire de la Cité du Ronceray peut commencer. Elle ouvre « l'épopée des grands ensembles » bâtis sur les quartiers sud du Mans entre 1956 et 1977 : Ronceray (1956), Laigné (1959), Glonnières (1959), Pyramides (1964), Jean-Bart (1969), ILM Debussy (1971), Raineries (1975), Saut du lapin (1976). A partir de 1973, l'Office ne construit plus de grands collectifs, au profit d'opérations de moyenne envergure : Petit Vert Galant, Bel air et Timonière (1981 - 1983).

Pour démarrer l'opération, l'Office HLM saisit l'opportunité de vastes terrains à bon marché, au sud de la ville : terrains occupés par des landes et quelques groupes d'arbres dont il existe toujours de beaux spécimens aux abords des immeubles Beethoven et Schubert. La ferme du Ronceray qui occupait les lieux a donné son nom à la Cité naissante.

### Heureux et fiers d'habiter au Ronceray

Le Ronceray, c'est 12 hectares, 17 immeubles, 100 cages d'escalier et 817 logements. L'importance du chantier permet pour la première fois au Mans d'expérimenter de nouveaux procédés de construction permettant de construire rapidement. 250 appartements sont livrés en 1955, 300 en 1956 et 250 en 1957.

Très vite, la population se chiffre à 2000 habitants. Venant de la Sarthe profonde, beaucoup de ruraux font leur entrée dans la ville. Un groupe de familles provient de la cité d'urgence des Bruyères où les conditions d'habitat sont devenues précaires... Tous sont heureux d'être logés au Ronceray.

Les premiers habitants de cette première Cité HLM sont conscients d'être un peu des pionniers et ce sentiment les rapproche : « On avait connu tant d'années pénibles que là, enfin, nous étions disposés à aimer nos voisins en les trouvant formidables d'attentions et de services. On était fiers d'habiter là ! »

### La cité des musiciens

Chacune des voies de la nouvelle Cité a reçu le nom d'un géant de l'art musical classique, d'où l'expression courante « Ronceray, Cité des musiciens ». En déambulant sur le terrain, les mélomanes peuvent se faire plaisir à rappeler les symphonies de Beethoven, les concertos de Mozart, les ballets de Tchaïkovski...

### Transports, écoles et commerces

Bâtir en quelques mois un grand ensemble d'habitations, c'est forcément devoir se préoccuper des équipements nécessaires à la vie des familles : Transports, commerces, école...

Dès la fondation du Ronceray il a fallu construire des écoles pour les enfants. Le groupe scolaire Charles Gounod reçoit les élèves du primaire et de la maternelle. Dans les années 80, l'école des garçons devient l'école Louise Michel, premier nom féminin désignant au Ronceray un établissement public. Un peu à l'écart se tient le collège Ronceray.



*Le groupe scolaire Gounod à la fin des années 50*

Quand naît le Ronceray, une ligne de trolleybus desservait la Cité par l'avenue Geneslay. Aujourd'hui deux lignes de bus la longent sans y pénétrer.

A l'entrée de l'avenue Mozart, le centre commercial n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, avec ses dix magasins locatifs. Son magasin libre-service qui fut le

premier des comptoirs modernes sur la ville du Mans : SUMA en 1961, puis COMOD en 1979 et Marché plus depuis 2000.

### La vie associative s'organise

Après l'effervescence des débuts où la population augmentait de semaine en semaine, une vie sociale se fixe dans la Cité. Ceux que des sociologues ont qualifiés de « Rurbains » ont en mémoire les traditions de leur village et les réactualisent : Veillées du soir autour des premières télévisions, kermesses, feux de la St Jean... On ne manque pas d'imagination ni de détermination.

Peu de temps après l'occupation des logements les habitants ont senti le besoin de se solidariser pour améliorer encore leur cadre de vie. S'ils apprécient l'intérieur de leur logis, ils déplorent l'aménagement des abords des immeubles et les espaces extérieurs. Ils se plaignent aussi d'un manque de chauffage. Ils tolèrent mal certaines hausses sur leur quittance-loyer. Dès 1960, des locataires s'engagent à défendre leur intérêt en s'affiliant à la CNL.

En 1969 une Maison des Jeunes et de la Culture s'implante en plein cœur du Ronceray. Depuis 40 ans, elle développe trois types d'activités culturelles, sportives, artistiques... destinées en priorité aux jeunes. Forte de 800 adhérents, elle a eu un rôle important dans la dynamique locale. Une partie de ses activités est payante, véritable obstacle pour certains... Sous le même toit, l'association Les amis de la bibliothèque du Ronceray veille au développement de la lecture et a obtenu la création d'une vraie Médiathèque qui ouvrira ses portes en 2010.

### 1979-1980 : Opération Habitat Vie Sociale

En 1977, la nouvelle municipalité de gauche découvre qu'aucun entretien n'a été effectué sur les immeubles. Elle décide une vaste opération de réhabilitation qui vise à transformer le cadre de vie des habitants par des travaux touchant la structure des logements : et surtout le confort intérieur.



Travaux d'agrandissement boulevard de la Fresnelierie en 1981

Les espaces extérieurs restés à l'état de terrains vagues sont entièrement réaménagés et équipés

d'aires de jeux variés, de constructions en rondins invitant à des rêves d'aventures lointaines.



École Gounod le 3 mai 1979, un échange avec les enfants pour recueillir leurs avis sur les aménagements extérieurs

Mais l'objectif de la Réha vise aussi la vie sociale en ouvrant particulièrement des lieux d'accueil et d'activités pour enfants et jeunes. A l'avenue Debussy « Blue Jean's » sorte de forteresse souterraine, est mise à la disposition des préados.

### Carnaval & Fête interculturelle

Depuis 1987, aux beaux jours du printemps, au milieu de la plaine, se déroule la fête interculturelle dans une ambiance très conviviale et une débauche de couleurs, de saveurs et de musiques qui tranche avec le calme habituel du paysage. Pour un jour, la plaine se fait carrefour des cultures et des traditions...

Autre fête en expansion : le Carnaval. Déjà très animé, il explose en 1998 avec le Grand Lavanrac, souverain auto proclamé et protégé par des sbires. Conduit au bûcher chaque printemps, il renaît de ses cendres, toujours plus grand et plus ambitieux ; Chacun de ses retours mobilise une foule de plus en plus nombreuse et de plus en plus pétillante !



Carnaval 2009

### Le Ronceray...demain ?

Cinquante ans ont passé depuis la fondation de la Cité et l'opération REHA remonte à plus de 25 ans. Il n'est donc pas étonnant si les immeubles donnent des signes de décrépitude et si de nouveaux travaux deviennent nécessaires. Le Mans Habitat lance en 2001 des travaux de transformation pour améliorer le cadre de vie et répondre aux attentes des habitants. D'autres travaux, plus conséquents pour l'avenir de la Cité sont entrepris dans le cadre des opérations de Rénovation urbaine.

L'histoire du Ronceray n'est pas finie. Demain, d'autres témoins la raconteront

Pierre VEN

## La Saga des Glunch's

### La naissance de la cité des Peintres

En 1959, l'office HLM de la ville du Mans se voit confier la construction de logements sociaux sur des terres en culture maraîchère. Les premiers habitants de la cité se souviennent des champs d'endives et d'asperges, de prés plantés d'arbres fruitiers ... même avant d'être parking pour voitures, la Place Watteau fut champ de blé ! Trois ans après Le Ronceray, 3 200 locataires occupent les 1 032 logements des Glonnières, construits sur 11 hectares de terrain, répartis en 16 immeubles et 3 tours.

Construite en pleine campagne, c'est une cité-dortoir, hors bassin industriel et hors services administratifs, commerciaux ... Les trolleybus s'arrêtent à la Lune de Pontlieue ; c'est donc à pied, par une route bordée de platanes, qu'on «monte» aux Glonnières.



*Les premiers jeux (1963 - 1964)*

Les écoles comptent 800 filles et garçons non mélangés. En 1963, 200 femmes des Glonnières descendent en ville pour réclamer la construction en dur d'une école maternelle, en remplacement des préfabriqués. Ce sera l'école Maryse Bastié (1966).

Avant d'être promues rue, boulevard, avenue, les routes sont des chemins de terre, cahoteux, remplis de dos d'âne et de nids de poule. Les deux marchands ambulants en savent quelque chose ; il arrive qu'en tournée, leur camion s'enlise et ne reparte qu'avec l'aide de clients. Finalement, chaque voie de circulation reçoit le nom d'un artiste peintre.

### L'arrivée des premiers locataires

La première vague des habitants est formée des ruraux sarthois qui ont en poche un contrat d'embauche pour usine ou chantier ; ce sont surtout des ouvriers manuels. Trois éléments les solidarisent : un passé agricole avec du patois dans le parler naturel, un présent industriel marqué par la vie syndicale, un voisinage en collectif HLM nécessitant la convivialité du Vivre ensemble.

45 ans après, le récit des débuts pour ceux qui les ont vécus, a des accents paradisiaques. C'était le bon temps : Nous étions heureux d'emménager. Tout était nouveau pour nous qui avions connu la corvée d'eau au puits ou à la pompe et les WC dehors au fond du jardin. C'était formidable d'avoir l'eau du robinet, une salle de bains, le chauffage ... un vrai luxe, quoi !

Bien sûr tout n'est pas parfait, ainsi cet espace extérieur qu'on appelle maintenant la Plaine, nous l'appelions la Cour des Miracles ! Parce que ce grand espace n'était fait que de trous et de bosses, jonché de mille et une choses tels que des planches, fils de fer, seaux de peinture, vieilles brouettes ... et quand il fallait le traverser l'hiver, par temps de pluie ou de neige, ce n'était pas toujours praticable.

Mais très vite, la vie sociale s'organise entre locataires : A cette époque il n'y avait pas de télévision ni de machine à laver dans tous les ménages. On s'invitait entre voisins pour regarder certaines émissions en noir et blanc telles que Cinq colonnes à la une ... et un habitant de la rue Van Gogh a eu l'idée de louer des petites machines à laver aux mères de famille qui n'avaient que le lavabo et le bac de la salle de bain pour faire la lessive. On allait chez lui chercher une machine placée sur un chariot et on montait les étages pour la poser dans la salle d'eau.

Dans cette dynamique solidaire et sous l'impulsion des deux Robert, Manceau et Jarry, s'est tenue en mai 1965 la première assemblée générale de l'Amicale des locataires CNL des Glonnières.

Jusqu'aux années 70, il fait bon vivre dans la cité. Beaucoup de familles y sont logées par l'intermédiaire d'entreprises auxquelles est attribué un quota d'appartements pour leurs salariés. Ainsi trouve-t-on dans une même cage d'escalier un mélange d'ouvriers du Bâtiment, de la Métallurgie, des Travaux Publics ... et même de nombreux étudiants.

C'est aussi l'époque où les travailleurs immigrés font venir leur famille de Turquie ou du Maghreb. Recrutés dans leur propre pays par des entreprises mancelles pour une embauche dans des métiers peu ragoûtants, ces migrants vivaient «parqués» en foyer ou isolés dans des meublés du Vieux Mans sans réelle commodité. Les retrouvailles avec femme et enfants nécessitent un logement en rapport à la situation familiale. Destination imparable : les cités HLM disposant de grands logements et notamment les Glonnières ... d'autant que, grâce au Père Duchemin, une mosquée (la 2<sup>ème</sup> de France) est aménagée en 1972 dans les locaux paroissiaux Ste Thérèse.

### Des premières difficultés à la réhabilitation

Avec la crise, le bel équilibre social est ébranlé. C'est l'amorce d'un chômage important et durable source de précarités et de creusement des inégalités. Il y a ceux que la privation d'emploi plombe et enferme dans une spirale descendante, et ceux qu'une activité

professionnelle semble privilégier et ouvrir sur des projets de vie meilleure en «se barrant ailleurs».

En 1977 la nouvelle municipalité entreprend une opération ambitieuse de réhabilitation qui vise à transformer les conditions de vie des habitants par des travaux dans les logements, les espaces extérieurs et par un développement de l'animation sociale. Après deux ans de concertation, d'effort pour mettre au point le dossier définitif, les travaux sont officiellement lancés, dans une ambiance de fête.



23 juin 1979 : lancement de la première réhabilitation

Deux ans de travaux sont nécessaires pour cette opération de réhabilitation, sans précédent au Mans ; elle s'organise tout en laissant les habitants dans leur logement. Résultat : le visage de la Cité est transformé, le bâti offre des façades rénovées et l'intérieur des appartements est remis aux normes. Les espaces extérieurs sont entièrement réaménagés et s'enrichissent de jeux pour les enfants et les plus grands.

### La création du Centre Social

Parallèlement, les animations sociales se multiplient avec la naissance de la Maison de Quartier qui assure déjà de multiples services aux habitants. L'office HLM met en place une antenne, outil de communication avec les locataires. Le CLAE (Centre de Loisirs Associé à l'Ecole Eugénie Cotton), créé en 1978, accueille des enfants de 2 à 8 ans le mercredi.

Sur la Plaine des Glonnières, le Centre de Lavage remplit un rôle pratique et social indéniable : En 1984,



Animation devant le centre social

5 200 personnes l'ont utilisé pour laver 48 tonnes de linge. Et chaque kilo de linge sec repassé leur est facturé moins de trois francs.

D'autres initiatives venant des habitants témoignent d'un dynamisme d'entraide, de solidarité, de convivialité : Comité des chômeurs, bourse de vêtements, concours de boules, premier Concours des balcons fleuris organisé par la CNL en 1982.

Le Centre Social Ronceray-Glonnières, ayant pris le relais de la Maison de Quartier, accentue en 1986 les offres d'activités et d'animations à destination des enfants et des adultes. En décembre 1994, l'Extension du Centre Social jumelée à l'Antenne HLM est inaugurée suivi du Domespace au service des jeunes.

Quant à la laverie, elle est sacrifiée par démolition en mars 1996 au grand regret des usagers. De même, au cours des vacances d'été 1997, tous les jeux en rondins sont enlevés parce qu'un décret interdit « l'accès aux équipements qui ne répondent plus aux exigences de sécurité légales ou réglementaires ».

### La rénovation urbaine

Trois contrats successifs entre la Ville et l'État vont accélérer la mue de la cité. En se relayant comme les vagues de la mer, ils font progresser et amplifier les changements : de la simple réhabilitation à la restructuration, il y a plus qu'une nuance !

Dans le cadre du contrat 1994-2000, une première tranche de travaux englobe 255 logements en 7 immeubles dans le triangle Fra Angelico. Ils débutent en mars 1996 par la démolition du 290 avenue Georges Durand ; les escaliers 1 et 2 Fra Angelico subissent le même sort en 1997.

Dans le cadre du projet ORU 2000-2005, les démolitions se poursuivent : 29 escaliers sont gommés de la carte rues Watteau, Rembrandt, Raphaël et Van Gogh. L'office devenu Le Mans Habitat assure le relogement des familles dans le secteur de leur choix, mais il ressort que 80% des locataires ont demandé à rester dans les Quartiers Sud. Pendant ce temps, la construction d'habitats individuels et intermédiaires se fait à proximité de la cité, rue de Laigné et sur l'ancienne Cité Pigalle.

Enfin avec le projet ANRU (2005-2010), un nouveau chantier s'est ouvert mais on ne sait quand il fermera ... Pour autant qu'il y ait une fin ! Depuis sa fondation, il y aura bientôt 50 ans, la cité ne cesse de se transformer et des comparaisons entre ce qui fut et ce qui advient sont éclairantes.

A ses débuts, isolée en pleine campagne, hors circuit industriel, commercial, administratif ... la Cité s'intègre progressivement dans une mosaïque urbaine, disposant d'atouts importants : commerces, services publics, proximité d'équipements sportifs, circulation tramway ... à faire des envieux !

Mais attention, sous couvert de restructuration urbaine, les cités populaires risquent de n'être plus considérées pour elles-mêmes, comme si elles n'avaient pas d'histoire. Or, ces cités ont un passé. Elles ont connu de grands moments de vie, d'expérience, de luttes, de solidarités. Ce patrimoine, il faut l'intégrer à leur avenir.

**Pierre VEN, le Glunch de service**

## La petite histoire de Guetteloup

Au début ce n'était, dans la campagne mancelle, qu'un paysage de sapinières du côté du Fouillet, de Vauguyon et du Devant. Un chemin y fut tracé sur les hauteurs afin de surveiller la campagne aux portes de la ville quand les loups rôdaient en quête de nourriture.

Alors que la commune de Pontlieue s'étoffe enregistrant 1449 habitants en 1806, le secteur de Guetteloup reste pratiquement désert, peuplé uniquement des fermes du Fouillet. Puis Pontlieue est rattachée à la ville du Mans en 1865 et commence à peupler les routes de la « patte d'oie ». Le secteur de Guetteloup reste vide. Il va le rester jusqu'à la fin des années 20.

### La naissance du quartier de Bel Air

C'est alors que la famille Bollée va se séparer des sapinières qu'elle a acquises de divers propriétaires, de 1877 à 1881 et situées dans le secteur délimité par la route de Tours, le chemin de Guetteloup et la route de Ruaudin. Elle va ainsi amorcer la création d'un nouveau quartier.



*Promenade du dimanche en famille boulevard de Bel Air*

Le 22 février 1929, M. Évrard, constructeur de petites maisons en bois achète pour le prix de 113 894 francs la propriété au lieu dit Bel Air comprenant un pavillon et les sapinières de Vauguyon et du Fouillet d'une superficie totale de 25 hectares. Dans une partie de cette propriété les vendeurs avaient, préalablement, établi des rues et un petit lotissement pour créer des jardins d'agrément dans lesquels «les acquéreurs pourront construire des petits pavillons ou chalets d'agrément et de repos où ils pourront venir le dimanche et pendant les vacances faire une cure de soleil et de plein air, jouir d'un repos le plus doux et le plus salubre sous les grands ombrages et goûter le charme de la campagne».

Le plan d'aménagement de l'ensemble de la propriété comprend un grand boulevard appelé

boulevard de Bel Air de 12 mètres de large (l'actuel boulevard J.Y. Chapalain) reliant la route de Tours à celle de Ruaudin et une rue, nommée à l'époque rue de Guetteloup, qui joindra le boulevard au chemin de Guetteloup. Les rues du lotissement sont des voies privées dont l'usage sera réservé uniquement aux propriétaires, à leurs locataires, employés, fournisseurs, et personnes venant les visiter. Ces voies ne seront pas fermées à clé mais comporteront des barrières.

Ne seront autorisées que les constructions de villas, maisons de campagne, habitations bourgeoises avec ou sans boutiques, maisons de commerce. Les maisons en bois devront être recouvertes de peinture et conformes au modèle mis en vente par M. Evrard. Toutes devront être couvertes en tuiles.

Dès 1929 commence le peuplement du boulevard de Bel Air avec le dépôt d'une demande de permis de construire. Puis les années suivantes, les demandes vont se multiplier avec, pour un certain nombre, la construction de maisons en bois Evrard. On note de 1930 à 1940, l'attribution d'une quarantaine de permis. La guerre stoppe les constructions laissant le secteur à l'abri des bombardements.

En 1954, le boulevard est rebaptisé boulevard Jean-Yves Chapalain, du nom du maire de l'époque ... de façon à contraindre la municipalité de prendre à sa charge le goudronnage de la rue avant son classement dans le domaine public en 1983.

Dans les années 60 on relevait une quinzaine de commerces, entreprises et une école. Peu vont subsister après l'implantation des grandes surfaces. Mais à l'époque le boulevard vivait. Il y avait le carnaval puis, chaque année, une petite fête organisée, sur son terrain, par M. Studnicka.



*Le Carnaval de Bel Air*

### L'urbanisation du quartier de Guetteloup

Le long du chemin de Guetteloup, les permis de construire vont se multiplier après la guerre (152 de 1946 à 1989) notamment du fait que les propriétaires du boulevard Chapalain cèdent les parties de leurs terrains qui bordent le chemin de

Guetteloup à de nouveaux propriétaires. Côté route de Tours, Chapalain et Guetteloup sont reliés par 2 voies : la rue Louis René Albert qui deviendra en 1959 rue Yokel et la rue Léon Guet.

A l'autre extrémité, le Fouillet est relié au boulevard par la rue du Printemps qui reçoit 57 permis de 1951 à 1989. Dans les années 30 sur le même secteur, les plans font apparaître les rues de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, puis, curieusement, elles vont disparaître pour se retrouver à Aéroville au-delà de la rue de Ruaudin dans le prolongement du chemin de Guetteloup pour constituer dès 1946 un nouveau quartier. Au Fouillet, l'ancienne rue de l'Egalité devient la rue du Soleil. Elle enregistrera 50 permis de 1952 à 1989 et s'adjoindra la petite rue des Ecureuils.

### Les transformations s'accroissent

Au cours des 40 dernières années, il faut rappeler les principaux changements intervenus dans le secteur de Guetteloup.



L'ancien pavillon de chasse de la famille Bollée reconnaissable à sa tourelle est revendu par les époux Evrard à Mme Juliette Cadot en 1930. Il devient l'auberge des Marronniers puis l'hôtel Green 7. Quant au petit bois, il sera acheté en 1988 par la Société Camille Trouvé pour y construire un lotissement de 10 pavillons.

*Des Marronniers au Green 7*

Le secteur a également été particulièrement marqué par la construction, en 1966, de la clinique du Tertre Rouge, puis son agrandissement en 1975 pendant que les travaux de création de la déviation sud tirent une ligne de séparation entre Guetteloup et le chemin aux Bœufs.



*La clinique du Tertre - Rouge après son extension en 1975. Le tracé de la déviation Sud-est apparaît au-delà de la clinique.*

Sur le boulevard Chapalain sera édifié, en 1992, le groupe scolaire Louis Blériot remplaçant l'école du même nom, construite à la fin des années 50 sur un terrain entre le boulevard et le chemin de Guetteloup et dont on a conservé le local des maternelles (côté Guetteloup).



*L'ancienne école remplacée en 1992 par un nouveau groupe scolaire*

A signaler également la création des rues Gustave Courbet et de Contrexéville prenant leur départ sur le boulevard. Celui-ci conserve toujours les petites maisons de bois Evrard qui ont été recouvertes d'un enduit et qui, rajeunies, ne déparent pas le site auprès des pavillons récents.

Les années 2000 vont encore modifier considérablement la physionomie du secteur avec l'implantation du Pôle Santé Sud, l'arrivée du tramway et le projet d'éco-quartier du Fouillet.



*Le dromos, artère principale du Pôle Santé Sud*

Qu'il est loin l'aspect originel du chemin de Guetteloup et de son environnement de sapinières. Pourtant il ne s'est écoulé que 80 années depuis les premiers aménagements qui ont fait de ce secteur un quartier de la ville à part entière.

Le chemin, long de près de 2 kilomètres, a acquis son titre de rue désormais bien connue des Manceaux. Il n'y a plus de loups depuis longtemps mais ils se rappellent ainsi, tous les jours, à notre souvenir.

**Jacques ROMIEUX**